UdeS région

Des nouvelles de la communauté universitaire

Sherbrooke: Université leader, Université de leaders

PUBLIREPORTAGE

Portrait de leader

Ce que Maria veut…

JOSÉE BEAUDOIN

Lorsqu'elle a quitté le Venezuela en 2003 pour venir s'établir au Canada avec son conjoint et son bébé, Maria A. Hernandez parlait l'espagnol et l'anglais, mais pas un seul mot de français. En quête d'un environnement sécuritaire où il faisait mieux vivre, la petite famille a d'abord posé ses bagages en Ontario, où elle a habité deux ans, puis a choisi de déménager à Sherbrooke, à la suggestion d'un ami vénézuélien qui y habitait déjà. Si la ville a vite conquis les nouveaux arrivants, la barrière de la langue s'est aussi vite dressée. Lorsque son mari lui a suggéré de retourner en Ontario, où ils pourraient parler anglais, Maria A. Hernandez a répondu : «On aime tout ici. Notre unique problème, c'est le français, alors on va l'apprendre!» Portrait d'une jeune femme pour qui l'abandon n'est jamais une option.

Des plans contrecarrés

À son arrivée ici, la nouvelle Sherbrookoise comptait exercer son ancien métier d'architecte, mais des problèmes d'équivalences et d'attribution de licence professionnelle sont venus contrecarrer ses plans. Plutôt que de s'apitoyer sur son sort, elle a misé sur son amour des enfants et sur sa langue maternelle pour se faire embaucher comme éducatrice dans un service de garde trilingue. Parallèlement, elle complétait un programme de francisation au Cégep de Sherbrooke et donnait naissance à son deuxième enfant.

Des conversations recherchées

Pour poursuivre son apprentissage, elle s'est inscrite en février 2008 au microprogramme de français langue seconde à l'Université de Sherbrooke où, très vite, elle a été élue représentante de son groupe. «C'est sûrement parce que je parle beaucoup», dit-elle en riant. Si les autres étudiants l'ont élue, c'est surtout parce qu'ils ont reconnu en elle ce désir inné d'aider. «J'ai rencontré des étudiants qui ont quitté l'Université en raison de leurs problèmes en français, parce que c'est frustrant de ne pas arriver à s'exprimer, dit-elle. Certains immigrants sont retournés dans leur pays d'origine puisque l'adaptation est vraiment difficile. Je me suis dit que je devais faire quelque chose pour aider les autres. Moi, je prends des risques; s'il y a un problème, je vais le surmonter, mais je sais que d'autres vont plutôt choisir de reculer.»

Pour progresser dans un domaine, mieux vaut se mesurer à plus performant que soi. Partant de ce principe, notre leader a mis sur pied des rencontres hebdomadaires où les francophones étaient invités à venir converser avec les étudiants allophones. À la lumière de ces conversations, l'idée est née de fonder une association pour aider les immigrants à vaincre l'isolement et à dépasser la barrière de la langue.

Solidarité bien ordonnée et récompensée

À l'été 2008, Maria A. Hernandez terminait son microprogramme et commençait à élaborer son projet d'association en compagnie de Sandra Sanchez et Adriane Gariépy. Dès l'automne, l'Université reconnaissait le statut officiel de l'Association interculturelle des étudiants de l'UdeS, une association offrant un espace de rapprochement et de solidarité entre les étudiants de tout horizon culturel et religieux. Les activités hebdomadaires de l'Association comprennent des séances de conversation en français et en espagnol, des cours de tango et de salsa, des sorties en plein air, des soirées multiculturelles où chacun apporte un plat typique de son pays, etc. Dans un environnement propice au plaisir et au partage, les amitiés se tissent et les langues se délient. Et preuve que le métissage fait son œuvre, le professeur de danse latine est un Québécois pure laine!

Le 10 mars, lors du 25e Défi étudiant, les Services à la vie étudiante remettaient des prix d'honneur à ceux et celles qui se distinguent par leur implication exceptionnelle sur le campus. À cette occasion, l'Association interculturelle des étudiants de l'UdeS a remporté le prix Nouveauté 2009 alors que Maria A. Hernandez s'est vu remettre le prix Solidarité 2009. Pour la lauréate de ce doublé, la surprise et la fierté étaient totales.

Montrer la face cachée

Depuis septembre, Maria A. Hernandez est étudiante à la maîtrise en environnement, un programme qui fait écho à ses préoccupations sociales et environnementales. Depuis toujours, elle a ce souci de sensibiliser les gens à diverses réalités et de montrer ce que plusieurs souhaiteraient garder caché. Alors qu'elle faisait son baccalauréat en architecture au Venezuela, elle s'adonnait à la photographie avec pour objectif de montrer la laide réalité. Elle est allée prendre des photos de gens atteints de maladie mentale dans un centre de réclusion, elle a photographié des travestis qui s'adonnaient à la prostitution, elle a immortalisé des femmes dans un centre de maternité public où la situation est, dit-elle, vraiment catastrophique. Publiées dans le journal de l'université qu'elle fréquentait, ses photos lui ont attiré les foudres de la direction, mais elle voulait à tout prix montrer aux étudiants que ces réalités existaient.

Celle qui veut participer aux changements de la société aspire aux voyages, pour bien comprendre le monde, et à un poste de pouvoir pour vraiment aider les gens. A ce chapitre, la coordonnatrice de la maîtrise en environnement, Bénédicte Thérien, raconte qu'elle taquine l'étudiante en lui demandant à quand sa nomination comme ministre de l'environnement ou des relations interculturelles. Si la coordonnatrice lui reconnaît une fibre ministrable, elle voit également en Maria une grande leader : «C'est une fille qui a des idées, de l'énergie et qui fait son petit bonhomme de chemin en ne se laissant jamais décourager.»

Une détermination d'exception

Pour Maria A. Hernandez, les rêves sont sacrés. Aussi, au moment où son père s'apprêtait à réaliser le grand rêve de sa vie, soit la construction d'un complexe domiciliaire de 100 appartements et de 10 locaux commerciaux au Venezuela, il a été emporté par un accident vasculaire cérébral. «Ce n'est pas juste», s'est alors dit la jeune femme. Du haut de ses 26 ans, elle a pris le rêve à bout de bras, l'a coordonné et l'a concrétisé, travaillant durant trois ans, quasi jour et nuit.

Quand elle relate cette histoire, on devine que ce ne sont pas les conjugaisons et les exceptions de la langue française, si complexes soient-elles, qui viendront à bout de sa détermination.